

# PIGEONNIERS

Nous ne nous intéressons pas ici aux « pigeonniers » plus ou moins improvisés dans un grenier ou une grange, auxquels les volatiles accèdent par des trous parfois joliment aménagés et qu'en général on appelle « fuies ».

Dans nos régions méridionales, en gros dans les pays de langue d'oc, contrairement à ce qui existait ailleurs (en Bretagne, en Normandie par exemple, mais aussi en Provence qui était alors terre d'Empire), dès le XII<sup>e</sup> siècle, il n'y eut plus de « droit de colombier ». Mais, seuls les nantis, ayant suffisamment de terres et de revenus, pouvaient se permettre de construire un pigeonnier. En effet, non seulement la construction d'un tel édifice était coûteuse, mais encore, les pigeons étant de gros prédateurs des récoltes, on limitait leur nombre à un couple par arpent, soit à peu près trois par hectare, restriction dictée par le souci de ne pas nuire aux récoltes d'autrui. Il existe dans le Périgord des pigeonniers ayant cinq cents boulins (nids), parfois davantage ; leurs propriétaires devaient donc être à la tête d'une exploitation d'au moins cent hectares de terres cultivables. D'ailleurs, l'étude de la répartition territoriale des pigeonniers met en évidence une nette corrélation entre leur implantation et l'existence des terres céréalières.

Les pigeonniers sont très nombreux dans le Périgord et les constructeurs, ici comme ailleurs, ont fait preuve d'une imagination si débordante, d'un individualisme si forcené, qu'il est difficile d'établir une typologie. On peut néanmoins énoncer quelques règles simples de classement (on peut, sur ce sujet, consulter avec profit : Hanjo Eifler, *Pigeonniers – Colombiers*, Sud-Image, 1994, édition bilingue français/allemand, ou bien encore la brochure éditée en 2000 par le C.A.U.E. de la Dordogne, *Patrimoine de pays en Périgord*, où des textes simples et clairs sont agrémentés d'un choix varié et bien adapté de nombreuses photographies). Nous nous limitons évidemment à des exemples rencontrés en Périgord.

Suivant l'implantation, on peut distinguer trois groupes :

- A-pigeonniers indépendants
- B-pigeonniers intégrés à une habitation ou à un ensemble de bâtiments
- C-pigeonniers troglodytiques

Dans le groupe A, on peut définir des sous-groupes suivant le plan au sol :

- A1-base circulaire (ou curviligne)
- A2-base carrée (ou rectangulaire, ou polygonale)
- A3-rez-de-chaussée ouvert (pigeonnier monté sur piliers ou sur arcades)

On prend ensuite en compte la forme du toit et la nature de la couverture :

Toit	Couverture
a-conique	p-lauzes
b-dôme	q-tuiles plates
c-campaniforme	s-tuiles romanes
d-pyramidal	t-tuiles mécaniques
e-pied de mulet	

Dans le groupe B on retrouve pratiquement tous les cas précédents, mais il est plus simple de classer les constructions suivant :

B1-échauguettes  
B2-pignons  
B3-tourelles  
B4-belvédères  
B5-bolets  
B6-porches

Les exemples du groupe C sont rares et n'appellent pas d'autres précisions.

En Périgord, parmi les pigeonniers indépendants, ceux que l'on appelle « pigeonniers à pied », qui comportent des boullins jusqu'à la base des murs, sont relativement peu communs. On trouve plus souvent des pigeonniers à trois niveaux, donc à triple usage : le niveau inférieur pouvait servir à héberger un ouvrier agricole, un domestique (l'indispensable porte d'entrée était alors en général accompagnée d'une fenêtre) ou servait de poulailler, de bergerie, voire de parc à cochon, au-dessus, se trouvait le « garde-pile », local où on conservait les grains à l'abri des prédateurs et des intempéries, enfin, tout en haut, était le pigeonnier proprement dit.

En outre, une rangée de pierres en surplomb sur le reste de la maçonnerie faisant, à un niveau convenable, le tour du bâtiment, ou bien, dans le cas d'un pigeonnier à rez-de-chaussée ouvert, une sorte de champignon (randière) coiffant le sommet des piliers et les dépassant largement, faisait un obstacle théoriquement infranchissable à la montée des prédateurs.

Enfin, en plus d'un éventuel lanternon utile à l'aération de l'édifice, le sommet de la toiture était en général orné d'un épi (les plus beaux étaient en poterie, rares ici, ou, plus fréquemment, sculptés dans la pierre), sur lequel les pigeons se guidaient pour s'orienter dans les champs et regagner leurs nids.